

# Renaissance doctrinale et réveil social : l'action de l'homme et l'action de Dieu

Autor(en): **Lachat, William**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **21 (1933)**

Heft 87

PDF erstellt am: **28.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380236>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## RENAISSANCE DOCTRINALE ET RÉVEIL SOCIAL

### L'ACTION DE L'HOMME ET L'ACTION DE DIEU (1)

---

Il y a aujourd'hui, dans le monde protestant, non pas un retour au doctrinarisme — celui-ci serait, autant que son antipode le modernisme, un fétiche dangereux se mettant sur le chemin de la vérité de Dieu — mais une renaissance doctrinale. Le livre récent de M. Adolf Keller (2) nous a montré que ce dynamisme atteint aujourd'hui tous les pays protestants et toutes les Eglises. Je suis de ceux qui croient que ce mouvement doit venir et qu'il constitue un sérieux appel à l'adresse du protestantisme contemporain. En effet, sommes-nous tout à fait sûrs qu'il n'y a aucun rapport entre cette renaissance et la volonté de Dieu pour notre époque ? Il est vrai qu'avec autant de droit on pourrait se poser la même question à propos du christianisme social.

La renaissance doctrinale est partout et sous des formes multiples. L'une d'entre elles seulement retiendra notre attention, celle sous laquelle ce mouvement s'est affirmé avec force, depuis la guerre, dans la théologie allemande. Le point de vue ici représenté s'apparente, à des degrés divers, à la pensée d'hommes comme Karl Heim de Tubingue, Paul Althaus d'Erlangen, Adolf Kœberle de Bâle, mais il a plus d'affinité encore avec Friedrich Gogarten, puis avec la pensée

(1) Les études de MM. les pasteurs Lachat et Bourquin, qu'on va lire, figuraient au programme de la dernière session du Colloque romand, qui s'est tenue à Vevey en août 1932. — (2) *Der Weg der dialektischen Theologie durch die kirchliche Welt*, München, Kaiser, 1931.

d'un compatriote méconnu et jugé sommairement en Suisse romande : j'ai nommé Karl Barth. Mais je nomme en même temps trois autres compatriotes : le professeur Emil Brunner de Zurich, le pasteur Eduard Thurneysen de Bâle, et un jeune théologien plein de promesses, originaire de Vevey : Alfred de Quervain. Si vous demandiez à ces hommes ce qui a été le point de départ de la renaissance théologique d'après guerre, ils vous répondraient d'une seule voix : la redécouverte de la doctrine de la justification par grâce et de tout ce qu'elle implique. Comme on le sait, cette restitution eut une répercussion inattendue et sans précédent au sein de notre génération, une résonance œcuménique, comme dira M. Keller. Cette doctrine, qui est tout un monde, ne saurait être examinée ici que sous un ou deux de ses aspects, que dans quelques-unes de ses conséquences, et avant tout dans ses points de contact avec le christianisme social. Par des chemins détournés, nous arriverons pas à pas au cœur de notre sujet.

Le mot « social » marque le point d'éclatement de la plus grande détresse des temps modernes, d'une crise redoutable dont la racine cachée est la conception que l'on se fait de l'homme. Paul Tillich a dit que la caractéristique de l'homme moderne est « l'esprit d'autonomie » qui, même sous ses formes les plus idéales et les plus respectables, n'est que la révolte contre la théonomie, contre la souveraineté de Dieu, l'insubordination grossière ou subtile de la créature à l'égard du Créateur. Cette conception de l'homme libre et souverain a été classiquement formulée par la Renaissance et l'Aufklärung, mais elle est aussi vieille que l'homme naturel et déchu, qui succomba à la tentation : « *Eritis sicut dei!* Vous serez comme des dieux ! » Cette pernicieuse anthropologie s'épanouit dans le sécularisme moderne, aussi bien dans le socialisme que dans le capitalisme, et elle trouve sa plus haute expression à Moscou. Voici par exemple le capitalisme, fils légitime du libéralisme, qui met l'autonomie humaine sur le trône : la libre concurrence des forces libres des individus libres, qui doit accoucher du bonheur de tous. Mais le miracle se produit à rebours : la misère des masses prolétariennes déracinées surgit et menace, le mécanisme de la vie économique s'encrasse, il risque de ne plus fonctionner et même de s'arrêter tout à fait. C'est à peu près où nous en sommes aujourd'hui ! Du haut de son optimisme de titan, le dix-neuvième siècle contemple notre génération désenchantée, vaincue, gisant à terre et incapable de se relever. La foi démesurée en l'homme a conduit à cette impasse. — Voici un

homme ou un groupe qui se dit « anonyme » et qui, préoccupé de production maximum, place de nombreuses vies humaines devant des machines, sans se demander comment vivra ce matériel humain et si l'on est responsable de ce qu'il deviendra dans la suite. La liberté quasi sans limite de cet « entrepreneur » est protégée par la loi, encouragée par l'État, irréprochable devant les tribunaux, alors qu'elle est un des dissolvants notoires de la société, et que, grâce à elle, les relations humaines se sont peu à peu mécanisées et ont perdu leur humanité. Dès lors, toute la question sociale se ramène à ceci : rendre un visage humain, rendre son humanité perdue à la vie sociale, qui n'est plus que numéros, chablons, rouages interchangeables, apothéose de la machine, rationalisation forcenée, surproduction malade.

Mais comment humaniser les relations humaines ? Le socialisme, qui contient des éléments nobles et pleins de promesse, qui certes peut apporter bien des redressements et des améliorations, est néanmoins frappé de cécité et d'impuissance radicale en face de la détresse sociale, parce qu'il se place sur le même terrain anthropologique que le libéralisme et le capitalisme. Si celui-ci fait tout reposer sur la personnalité créatrice et souveraine, le socialisme attend tout de la souveraineté non moins créatrice de la masse organisée. Nous avons affaire de part et d'autre avec le même type d'homme, l'homme autonome capable de pétrir comme il l'entend la réalité terrestre et qui n'a de compte à rendre qu'à lui-même, qui est libre à l'égard de toute autorité autre que la sienne, qui ne se sent responsable que vis-à-vis de ses intérêts professionnels ou de classe. La rédemption sociale par le socialisme inspirerait plus de confiance si elle n'était attendue d'un système dont l'âme est à peu près identique à celle du système combattu. Ce qu'il y a de tragique dans le socialisme, c'est qu'il appelle au secours l'esprit même qui a causé le chaos social, l'esprit de l'homme autonome, qui, étant la mesure et le pivot de toutes choses, croit pouvoir manipuler avec maîtrise les lois de la vie économique et ordonner librement cette dernière selon la théorie accréditée auprès du parti. La haute et divine signification du travail est ici aussi perdue de vue, car ici comme ailleurs l'hymne à la production et le culte du rendement ne laissent pas le plus petit espace à Dieu, lequel veut régner sur le travail humain comme sur tout le reste. *Religion ist Privatsache!* ce qui se traduit en réalité par *Opium für das Volk!* Rien n'est plus logique : Karl Marx parle ainsi parce

qu'il croit sans mesure en l'homme. Plus besoin de Dieu : l'homme fait tout ! La créature est à elle-même sa propre autorité, sa propre loi, et cette loi est suprêmement créatrice de la société parfaite. Que resterait-il à faire à la lointaine transcendance, quand, sous le front humain, habite une immanence, un dieu au petit pied qui tient toutes les ficelles ici-bas et suffit à tout ?

Mais l'esprit d'autonomie ne se retranche pas seulement dans le capitalisme et le socialisme. On le trouve partout, même chez « les enfants de lumière ». D'une part, c'est lui qui vide nos temples ; d'autre part, il peut se sentir parfaitement à l'aise sous le manteau du christianisme. Nous l'avons tous à fleur de peau : il constitue la tentation perpétuelle du chrétien. Calvin dira : *Quis hominum non libenter in se requiescat?* Jésus et saint Paul ont stigmatisé cet esprit dans la personne du pharisien, qui, quoique zélé pour Dieu et donnant la dîme de ses ressources aux pauvres, n'est pas agréé par Dieu, parce qu'en réalité il s'abrite sous la loi de Dieu pour mieux fuir Dieu, parce qu'il ne se laisse pas sauver gratuitement, mais veut payer lui-même son salut par l'observance méritoire de six cent quarante-trois commandements et fonder en elle sa bonne conscience, ce qui est tout autre chose que l'obéissance de la foi, laquelle ne veut dépendre, instant après instant, que des ordres immédiats et imprévisibles de la Volonté divine. A son tour, Luther a dénoncé l'esprit d'autonomie dans l'humaniste rationaliste, dans le mystique, dans l'eudémoniste, mais plus spécialement dans le catholique de la fin du moyen âge qui croit disposer à son gré de la faveur du ciel en se livrant à des pratiques (pénitence, ascétisme, exercices de piété, aumône, etc.), dont le moi humain s'attribue le mérite devant Dieu. Pour la Bible comme pour les réformateurs, vouloir dépendre d'une autre instance — fût-elle très excellente ! — que l'autorité directe du Créateur qui réclame pour Lui l'homme tout entier et chaque minute de l'homme, c'est passer à côté de la grâce et, par conséquent, du salut. Compter sur l'effort humain autonome, c'est s'assurer un point d'appui hors de Dieu, lequel veut être le seul et exclusif point d'appui de sa créature, son unique sécurité.

En regard de cette esquisse de l'individu souverain, voici le seul type d'homme agréable à Dieu : « Le Fils ne peut rien faire de lui-même, il ne fait que ce qu'il voit faire au Père : ce que fait le Père, le Fils le fait aussi. Je ne puis rien faire par moi-même : je juge d'après ce que j'entends, et mon jugement est juste, car je ne cherche pas à

faire ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé. Mon enseignement n'est pas de moi, mais de Celui qui m'a envoyé». Ce n'est pas ici la conception grecque et moderne du moi humain : une substance sans racine métaphysique, reposant sur elle-même, ayant son but et sa loi en elle-même. Ce n'est pas ici l'optimisme de l'action à laquelle rien ne résiste et qui suffit à tout, l'exaltation de la volonté et de la raison qui, comme en se jouant, résolvent tout et réduisent au silence la puissance des ténèbres, l'enthousiasme romantique de la transformation du monde sous l'empire de la sagesse humaine. Ce n'est pas non plus « l'activisme synthétique de la piété calviniste et des Anglo-Saxons, en accord avec la morale universelle », comme M. Gounelle définit sa position chrétienne-sociale<sup>(1)</sup>. Mais c'est ici l'abdication de la volonté humaine devant la souveraineté divine, le primat de l'action de Dieu reconnu et accepté à chaque instant, à chaque battement de cœur, l'obéissance totale. « Faire la volonté de Dieu », c'est, pour le moraliste, tendre ses énergies vers un but supérieur, vers le souverain bien. Pour Jésus, « faire la volonté de Dieu » signifie un complet renoncement à soi-même, une capitulation intégrale de l'homme devant la puissance dominatrice de Dieu. « Non pas ma volonté, mais Ta volonté ! » « Il s'est dépouillé lui-même, prenant la forme d'un serviteur. Ayant pris figure d'homme, il s'est humilié, il a obéi jusqu'à la mort sur la Croix... Quoique Fils de Dieu, il a appris l'obéissance par la douleur. » Nous avons ici le secret du rapport qui doit exister entre l'action humaine et l'action divine. Ce n'est pas un rapport de collaboration sur un pied d'égalité, mais un rapport d'intégration et d'absolue subordination. Croire, obéir, agir, c'est, selon la Bible, enlever notre volonté propre du chemin de l'action divine, laisser cette dernière traverser notre vie de part en part et la dominer tout entière à chacune de nos minutes. Dieu seul est bon, et l'action humaine n'a de sens, de valeur et d'efficacité que si elle est intégrée dans l'action divine et commandée en tout point par elle. Le bien est uniquement ce que Dieu veut et fait, et notre action n'a de chance d'être bonne que si Dieu lui-même agit et opère en elle par le Saint-Esprit. L'action bonne est un pur don de Dieu ; elle ne naît et ne vit que dans l'obéissance, comme la Bible — et non pas le moralisme — comprend cette dernière. « Tout ce qui ne vient pas de la foi est péché », dit saint Paul. La foi, c'est ce

(1) *Le christianisme social*, 1928, n° 8, p. 958.

qui en nous fait place à la théonomie, tout en refoulant l'autonomie. Ce que l'Éternel ne construit pas est bâti en vain.

Ceci n'aboutit aucunement à un nirvana de l'inaction et de la passivité. Celui-là même qui disait : « Je ne fais rien par moi-même », pouvait ajouter : « Comme le Père agit, moi aussi j'agis ! » et nous savons à quel point son action silencieuse a ébranlé les assises de l'univers. Il en sera ainsi de ses disciples : « Celui qui croit en moi fera, lui aussi, les œuvres que je fais. Il en fera même de plus grandes ». L'Église d'aujourd'hui a besoin de redécouvrir cette vérité paradoxale : l'abaissement de l'homme devant l'exclusive et souveraine action divine signifie la plus haute, la plus efficace et la plus débordante action humaine. Ce sont les époques, telles le premier et le seizième siècles, où les croyants se sont le plus effacés devant Dieu et ont le plus désespéré d'eux-mêmes, qui ont vu naître l'action humaine la plus audacieusement conquérante, la plus infatigable, la plus profondément transformatrice et la plus créatrice de vie puissante qu'ait enregistré l'histoire.

Contrastant avec l'homme moderne, émancipé et autonome, sûr de lui-même et centre de tout, voici les croyants d'autrefois, qui ne craignaient pas de regarder en face la réalité humaine éclairée par la vérité de Dieu. Oh ! ces paroles dures qui blessent nos oreilles : « Il n'y a pas de juste, pas un seul. Il n'en est pas qui fasse le bien, pas même un seul. Tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu... Vendu au péché, prisonnier de la puissance mauvaise qui est dans mes membres, je ne fais pas le bien que je veux et je fais le mal que je ne veux pas », dira saint Paul. Mesurée à l'aune de Dieu, « toute action est vaine, même dans la meilleure des vies », dira Luther. « Incapables par nous-mêmes de faire le bien », dira-t-on à Genève. Les empreintes digitales du péché s'attachent à tout ce que nous faisons et annulent notre œuvre, sinon devant le forum humain, du moins, à coup sûr, aux yeux de Dieu. Si Kant a pu dire : « Tu dois, donc tu peux ! », la Bible déclare : « Tu dois, mais tu ne peux pas ! » La morale naturelle dit : « M'arrive-t-il parfois de faillir dans mon action extérieure, néanmoins ma volonté est bonne en ses mobiles profonds ». Mais l'Évangile dit : « Accomplirais-tu bien des choses excellentes extérieurement, néanmoins la racine cachée de ton action est malsaine et porte les stigmates du péché ». La moindre faute signifie une rupture totale avec Dieu dont la sainteté ne peut tolérer aucune désobéissance sans se contredire elle-même et con-



sentir au déséquilibre de l'ordre universel. L'homme est perdu par une seule de ses fautes, parce que n'ayant pas son existence en lui-même mais en Dieu seul, *de* Dieu seul, il tombe à la merci des puissances mauvaises dès qu'une perturbation, si minime soit-elle, se produisant entre lui et Dieu, l'isole de son Créateur. Devant la sainte Majesté de Dieu, l'homme est perdu, perdu à l'infini, et c'est miracle qu'il soit encore là ; c'est le miracle de la patience divine.

La doctrine de la justification par grâce est le vrai commentaire biblique de la Croix, laquelle, par le « non » catégorique qu'elle appose au travers de toute action humaine, ne nous laisse, comme espoir, que le « oui » miséricordieux de l'action rédemptrice. La Croix est le signe de la faillite et de l'insuffisance radicale de ce que nous avons de meilleur à faire valoir devant Dieu, le point final de notre sagesse et de notre volonté. C'est en effet une élite — des pharisiens infiniment sérieux, des docteurs qui voulaient être la lumière du peuple, des sadducéens intellectuels, de prudents magistrats, une jeunesse enthousiaste et idéaliste, des pèlerins pieux, dévorés de zèle pour les choses saintes —, c'est une aristocratie spirituelle qui, pour un motif religieux : le blasphème, c'est-à-dire au nom de Dieu, a repoussé et condamné le Serviteur de Dieu. Ce tableau crie la banqueroute de la piété et de la morale comme moyens de se justifier devant Dieu, devant le prochain et à ses propres yeux. Ces sommets de gloire se changent en abîmes où l'on se perd. C'est l'acte de décès de l'autonomie humaine drapée de religion. A la lumière de la Croix, le mal est précisément l'effort moral qui veut réaliser lui-même le bien et qui, faisant tout reposer sur le moi, ne signifie que confiance en soi et propre justice. Avec des sacrifices sanglants ou avec des sacrifices de vertu, l'homme ne peut pas se réconcilier avec Dieu, car, entre eux, tous les ponts sont coupés par le péché, mais « Dieu est en Christ réconciliant le monde avec lui-même ». La Croix dévoile et dénonce la malédiction de la loi, c'est-à-dire du moralisme autonome, cause de l'impuissance humaine, mais en même temps elle lève cette malédiction par le don incompréhensiblement gratuit de la justice de Dieu. « Les pécheurs sont beaux désormais », dira Luther, car ils sont couverts du manteau de Christ, leur justice. Dieu lui-même se donne personnellement aux injustes et les déclare justes. *Sola gratia!* Christ, qui est en personne l'accomplissement parfait de la Loi, se donne sans exiger les œuvres de la Loi à ceux qui sont incapables d'accomplir la Loi. C'est-à-dire : le bien qu'avant tu ne pouvais pas



faire, tu peux le faire maintenant, si tu acceptes ce bien comme un don de la libre grâce de Dieu. Dieu donne ce qu'il ordonne : c'est l'âme de la doctrine de la justification, dans son union intime à celle de la sanctification. Christ, notre justice, notre nouveau moi : pure action divine qui frappe toute action humaine de stérilité. « Vous êtes des serviteurs inutiles », parce que le bien c'est uniquement ce que Dieu fait. La foi seule rend à l'homme sa dignité, son utilité, et le sauve, parce que la foi est ce quelque chose qui livre passage à l'action divine en nous.

Ce ne sont pas ici des formules archaïques, des élucubrations de Paul le petit juif et du moine Luther sans rapport avec les accablants problèmes du jour, mais ce sont de formidables réalités que les mots humains ne peuvent pas exprimer, des réalités sans la sérieuse considération desquelles aucun problème n'est soluble. La doctrine de la justification par grâce n'a pas le seul souci du salut individuel, mais elle s'applique à toute la réalité humaine et sociale, dans son enchevêtrement diabolique et dans son débordement sauvage. Cette doctrine est destinée à révolutionner la terre. Voyons maintenant quelques-unes de ses conséquences pratiques.

1. La volonté de Dieu est une volonté sociale, s'adressant à tout ce que recouvre le mot « monde » et visant à l'apparition d'une société humaine parfaite, sur la terre comme au ciel. Comme ce fut la mission prophétique du christianisme social, croyons-nous, de le rappeler à l'Eglise, celle-ci doit s'intéresser intensément aux problèmes politiques et économiques, mais... de la bonne manière. Il existe de très dangereuses manières — destructrices de l'Eglise de Dieu — de s'en occuper. Ces problèmes recouvrent des détresses dont les racines remontent toutes au péché humain ; ils sont des désordres invétérés qu'engendre la méconnaissance de l'autorité souveraine de Dieu dans les différents domaines de la vie humaine. Aussi ne trouveront-ils pas leur solution sous le régime de l'effort humain autonome, car l'autonomie, en éloignant et séparant de Dieu, est précisément ce qui constitue le péché, générateur du chaos. N'est de taille à affronter l'infinie confusion sociale d'aujourd'hui et à en venir à bout, que l'action divine utilisant librement — sans être liée à elle — l'action humaine obéissante, laquelle n'agit qu'en recevant d'En-haut l'action bonne, qu'insérée et intégrée dans l'initiative divine et entraînée par elle, laquelle a sa mesure dans le don de Dieu et sait que le siège du bien et de l'action efficace est exclusivement en Dieu.

2. La justice du Christ, qui est imputée, mise au compte du croyant, est la seule chose qui permette à l'homme de subsister devant la sainte Majesté de Dieu. Elle le délivre de l'inaction quiétiste comme de l'activisme impuissant, en l'engageant dans le courant de l'action divine. Comme l'arbre sain se couvre de bons fruits, comme la lumière et la chaleur de la flamme sont inséparables, la justice du Christ porte les « fruits de la justice », que l'on peut appeler, si l'on veut, les bonnes œuvres, non pas celles qui procèdent du dynamisme naturel du moi humain affublé d'une livrée chrétienne, mais celles qui découlent de la foi et de l'obéissance s'effaçant devant le dynamisme divin seul effectif. Les « fruits de la justice » sont la pure action de Dieu dans l'homme, qui, brisé par la connaissance du péché, abdique et rend les armes devant l'ultime Autorité, laquelle ne tolère aucune autre autorité à côté d'elle-même. Si la doctrine de la justification implique une anthropologie pessimiste, ce pessimisme est éminemment créateur, fertile en actions intrépides, parce qu'il consiste à abandonner tous les appuis humains, à se retirer du chemin afin de laisser toute la place à Dieu, à attacher son char à l'œuvre divine à laquelle rien ne résiste. Cette abdication de l'homme qui ne respire plus que pour la gloire de Dieu signifie en réalité l'exaltation de l'homme et de son action, car la vraie gloire de l'homme est contenue dans la gloire de Dieu.

3. Une déviation classique — qui atteste que la doctrine de la justification n'a pas été comprise — est celle du pélagianisme, dont la forme modérée, voisine du synergisme, est très répandue de nos jours et se rapproche plus du thomisme et du concile de Trente que de la Réformation. Cette déviation est triomphante en Amérique, mais elle s'affirme aussi dans le protestantisme européen. C'est ainsi que M. Gounelle recommandera « une notion coopératiste de la foi et de la conversion ». On fera grand cas de l'expression paulinienne « ouvriers avec Dieu », lui donnant un contenu moderne étranger à la pensée de l'apôtre. Celui-ci n'a jamais songé à une collaboration, sur un pied de quasi égalité, entre deux grandeurs corrélatives qui seraient fonction l'une de l'autre, entre deux parties semblablement liées par un contrat. Pour Paul, l'homme est le « doulos » craignant Dieu, le pécheur grâcié qui est sauvé « comme au travers du feu », l'être perdu qui ne peut subsister que suspendu au pardon divin ; pour Paul, la faute humaine consiste en une indépendance usurpée vis-à-vis de Dieu, en une rupture des relations avec Dieu, laquelle

rend impossible tout rapport de réciprocité, toute collaboration. « J'ai planté, Apollos a arrosé, mais c'est Dieu qui a fait croître. Celui qui plante n'est rien. Celui qui arrose n'est rien, seul Dieu compte qui fait croître. » Il n'y a pas de comparaison possible entre l'action du Créateur et l'action de la créature. Il n'y a pas de commune mesure entre Celui qui donne tout et celui qui ne peut que tout recevoir, entre Lui qui est saint et moi qui suis pécheur. Dieu ne dépend pas de moi, comme moi je dépends de Lui. Si donc il est permis de parler de « coopération », celle-ci consiste essentiellement en une opération en moi de Sa grâce et de Son Esprit saint. La Bible ne parle pas, comme le croit le moralisme, d'un Dieu qui commande et d'un homme indépendant qui agit, mais d'un Dieu qui agit et d'un homme qui reçoit, qui est gratifié du don de Dieu. Ce que Calvin a dit de ces mots « ouvriers avec Dieu » est encore vrai : « Quant à ce que les Papistes abusent de ce passage pour établir leur franc arbitre, cela est trop frivole. Car saint Paul n'enseigne pas yci quelle puissance naturelle ont les hommes, mais il démontre que c'est que le Seigneur par sa grâce fait par eux ». Si nous devons travailler à notre salut avec crainte et tremblement et si Dieu produit en nous le vouloir et l'exécution, il s'agit d'un travail tout différent de ce qu'on entend aujourd'hui par ce terme, d'un travail qui n'a rien de commun, par exemple, avec l'optimisme qui prétend diriger le progrès moral ou avec l'activisme confiant en la suffisance de ses moyens pour réformer la société. Selon saint Paul « travailler à notre salut » c'est livrer « le combat de la foi », c'est-à-dire livrer passage, dans nos vies, à la grâce souveraine. Le semi-pélagianisme et le synergisme sont des plantes très prospères dans le protestantisme contemporain, là-même où on se défend le plus contre ces excroissances. En théorie, on fait la part très grande à Dieu, mais en pratique la confiance en l'homme est totale, et l'action divine ne sera sollicitée que pour donner le dernier coup nécessaire à la réussite de l'œuvre humaine. Il est vrai qu'il est très facile de retomber dans le pélagianisme et que tout croyant est pélagien à ses heures, aux heures où il ne croit pas. *Simul peccator et justus*, disait la Réformation.

4. Est-il en notre pouvoir de « christianiser l'ordre social » ? Ne se fait-on pas illusion quant à la puissance réelle de l'adversaire ? Ne ressemble-t-on pas à une armée qui, tambours en tête, sabres au clair et baïonnettes aux canons, marcherait au-devant d'un ennemi bien supérieur en force et qui ne se battrait qu'avec des gaz asphy-

xians ? Non, il est impossible de devenir maître du mal par les ressources dont dispose l'esprit humain ; car, si le mal est une puissance sous la domination de laquelle nous sommes tombés, notre pouvoir sur elle est on ne peut plus limité. « Nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang », dira saint Paul, « mais contre les Princes, les Autorités et les Maîtres de ce monde de ténèbres, et contre les esprits malfaisants des régions célestes. » Seule l'action de Dieu peut déraciner le mal et se mesurer victorieusement avec la puissance des ténèbres.

5. On voit couramment au fond de la question sociale le péché-maladie, le péché-désordre aux conséquences graves pour le bien-être de l'homme, mais on voit moins en elle le péché-coulpe, le péché-désobéissance, offense et insulte à Dieu. Or, pour la Bible, « la gravité de notre péché n'est pas dans ce que les hommes en subissent, mais dans ce que Dieu en pense ; la repentance envers Dieu ne doit pas être confondue avec la réparation envers les hommes, ni la conversion à l'humanité se substituer à la conversion à Dieu » (Franz Leenhardt). La question sociale n'est pas à régler avant tout avec les hommes, mais par-dessus tout avec Dieu, car le chaos social a à son point de départ et à son point d'arrivée une condamnation et une malédiction reposant sur l'homme qui doivent être levées avant que l'homme puisse dénouer les détresses sociales. Tant que les sources cachées d'où partent, par vagues successives, les désordres de la société, ne sont pas assainies, le réformisme social aura le même succès que l'effort de l'enfant qui espère vider l'océan en se servant d'un coquillage ou qui dresse une digue de sable pour arrêter la marée montante. Ce sera toujours à recommencer ! Les relations entre hommes sont troublées et faussées, parce que les relations entre l'homme et Dieu sont interceptées par un bloc qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme de déplacer. Seule la Croix, sceau de la réconciliation, rend possibles les vraies relations humaines en levant l'obstacle de condamnation et de malédiction qui séparait irrémédiablement de Dieu. A moins de cela, la question sociale reste une plaie saignante que rien ne parvient à guérir. Les obstacles extérieurs pourront être écartés un instant, pendant une période plus ou moins longue, mais ils réapparaîtront toujours, sous une forme ou sous une autre, tant que l'obstacle intérieur, qui décide de tout, n'aura pas été évacué. La doctrine du « droit au salut » qui, en dépit d'une formule malheureuse et qui prête au malentendu, est d'une noble inspiration, a

très raison d'inciter à ce déblaiement des obstacles extérieurs. Mais nous sommes extrêmement limités et immédiatement arrêtés dans ce travail nécessaire, car l'obstacle principal — qui n'est rien autre que le régime capitaliste — ne se laissera pas ébranler, même si nous militons avec ferveur dans la lutte des classes. Ce travail de voirie n'est que le petit côté de la question, laquelle, du point de vue de Dieu, n'est autre que le conflit de deux souverainetés irréconciliables, celle de l'homme et celle de Dieu ; c'est toujours l'autonomie qui se dérobe à la théonomie. Il faut déblayer la route du salut autant qu'on peut, mais qu'en sera-t-il de l'Eglise si, s'absorbant dans ce travail préparatoire, elle laisse à l'arrière-plan son mandat primordial et l'œuvre de Dieu ? Cette tentation est aujourd'hui des plus menaçantes.

6. L'« humanisme » est généreux mais plein de dangers parce que, ne prenant pas au sérieux le péché offense à Dieu, il entretient chez l'homme la funeste illusion qu'il serait en son pouvoir de remédier sans autre à la détresse du monde, droit et rôle que Dieu ne cède à personne. L'humanisme veut faire ses affaires par lui-même ; il met l'accent plus sur l'action humaine que sur l'œuvre divine. Il a raison de se demander comment on pourrait rendre aux relations humaines leur « humanité » perdue. Mais il erre quand il fait consister cette « humanité » avant tout en droits à récupérer, en avantages à réaliser, en libération des entraves extérieures, en libre disposition de soi-même, en développement et plénitude de vie. Ces choses, bonnes et légitimes en elles-mêmes, sont rendues mauvaises par l'esprit d'autonomie qui est l'âme de l'humanisme. Le vrai humanisme, par contre, pense à lier avant de délier, à reconnaître responsable avant de mettre au large. Pour lui, l'homme a été créé uni à Dieu et au prochain par le lien d'une responsabilité de tous les instants. La créature n'est pas libre de disposer d'elle-même comme elle l'entend, elle n'est libre que dans la mesure où elle reconnaît son appartenance essentielle à Dieu et au prochain, son absolue dépendance à leur égard. Le véritable humanisme est synonyme non pas d'autonomie mais de théonomie, de Règne de Dieu, de primauté de l'action divine.

7. Le Royaume de Dieu ne peut pas être réalisé par l'effort humain autonome ; car, signifiant le triomphe total de l'action de Dieu dans toute la réalité humaine, non seulement il échappe complètement au pouvoir de l'homme, mais il ne peut voir le jour que là où l'homme

cesse d'usurper la place de Dieu, renonce à lui-même et obéit intégralement. Rien n'est plus faux que de confondre une cause terrestre avec les intérêts du Royaume de Dieu, de faire dépendre ce dernier d'un progrès moral et de la réalisation graduelle d'un idéal ou de l'évolution sociale. Rien n'est plus funeste que de séculariser, démocratiser, socialiser et par conséquent banaliser la notion du Royaume de Dieu. Le Royaume est précisément ce que les hommes ne peuvent pas faire ; ils ne peuvent pas plus l'établir que ressusciter les morts. Le Royaume est l'œuvre royale et exclusive de Dieu, l'œuvre du Saint-Esprit et non pas de l'esprit humain. Dieu le fait apparaître quand et où Il veut, avec ou sans l'homme.

8. « Christ notre justice » : ce don gratuit nous libère de la malédiction de la loi et du moralisme qui nous isolaient de Dieu et aussi du prochain. La liberté chrétienne voit le jour et avec elle la possibilité d'aimer véritablement. Libre par la grâce de Dieu, libre dans l'absolue dépendance, je suis libre vis-à-vis du monde et vis-à-vis de moi-même, libre de toute recherche personnelle et de toute confiance en moi, libre de toute propre justice, de toute suffisance et de toute hâte fébrile, par conséquent libre pour le service des autres. N'aime vraiment son semblable que celui qui n'a plus besoin de chercher la vie pour lui-même, mais qui la possède déjà parce qu'il l'a reçue avec abondance et qui conséquemment peut la donner gratuitement à son entourage. Cela seul est le bien : l'amour qui accomplit la Loi, qui peut se donner sans compter et sans effort, parce qu'il est à chaque instant reçu de Dieu, de Christ notre justice, comme *gratia vero gratis data*. Le seul bien que nous puissions faire à nos semblables est le bien que Dieu accomplit en nous et par nous, la volonté divine que nous laissons se réaliser en nous. Le Dieu qui, en Christ, se donne à moi, qui me rend participant de sa vie et de son action, me veut pour Lui, mais, du même coup, pour le prochain, pour le monde. Il ne veut pas être aimé et servi autrement que dans la personne de ceux qu'il place sur ma route. Chose merveilleuse, l'amour qu'il m'ordonne, il me le donne. Paix et joie par le Saint-Esprit ! C'est ce que nous dévoile la doctrine de la justification.

9. Nous avons vu que le premier et le dernier mot du message biblique est le primat de l'action de Dieu reçue dans l'obéissance de la foi par l'action de l'homme qui a cessé d'être autonome. Un livre de l'Écriture est intitulé : les *Actes* des apôtres. Ce sont des actes de cette nature, et non pas les actes tout différents prescrits par le



moralisme de la loi, que Dieu réclame. Les apôtres pouvaient dire : ce que nous faisons, nous ne le faisons pas nous-mêmes, mais Quelqu'un d'infiniment plus grand que nous l'accomplit en nous ! Toutefois, cette action divine est souverainement libre. Elle s'affirme où et quand elle veut. Nous ne pouvons disposer d'elle en aucune manière. Nous ne pouvons qu'attendre son heure, être aux écoutes de ses ordres, obéir, sur le terrain de la foi, aux intimations de sa Parole. Mais, pratiquement, que ferons-nous ? Quelle sera notre action concrète ? Dieu n'attend pas de moi l'accomplissement des exigences d'une loi abstraite, d'un programme, d'un idéal ou d'une idéologie. Je n'ai pas à obéir à des principes généraux fixés une fois pour toutes — seraient-ils les principes de fraternité, du service, du droit au salut, de l'honneur de Dieu — mais Dieu me veut moi-même tout entier à chaque instant de mon existence, à chaque battement de mon cœur. Il veut qu'à tout moment de mon activité je me mette à sa disposition pour qu'Il agisse en moi. Plus exactement, qu'aurai-je à faire ? Je ne le sais pas et aucune loi, aucune autorité ne peut me dire ce que j'aurai à faire dans chacune des situations où je me trouverai, mais Dieu seul me le dira, non pas à l'avance mais à l'instant même, au moment où j'aurai à me décider, à engager mon action et ma responsabilité. La volonté de Dieu est imprévisible<sup>(1)</sup>. Pour elle, ce qui était bon hier peut être mauvais aujourd'hui. Si elle pouvait être connue à l'avance, je dépendrais, pour mon action, d'une vérité générale et non pas immédiatement de Dieu. Ce n'est que dans une rencontre concrète avec le prochain que Dieu me dira en quoi doit consister mon amour pour ce prochain. C'est là ce qu'en

(1) Sans doute, la révélation biblique nous fait connaître à l'avance ce qu'est la volonté de Dieu : une volonté d'amour. Mais si l'Écriture nous en indique l'orientation, elle ne nous dit pas ce que l'ordre d'aimer attend de nous dans chaque occurrence et conjoncture journalières. La manière concrète dont Dieu veut que j'aime le prochain qui, se trouvant lui-même dans une situation imprévisible, est là, sur ma route, à un moment donné, me sera indiquée par Dieu *in actu*, à l'instant de ma rencontre avec ce prochain, lequel sera l'instrument de l'appel divin à mon adresse. En cette minute qui passe, ma foi percevra ce que la volonté divine me prescrit *in concreto*, tout en saisissant le don de la grâce qui me permettra d'accomplir cette volonté vis-à-vis du frère que j'ai devant moi. On ne saurait trop le répéter : ce que Dieu ordonne, il le donne. Connue dans son orientation générale, la volonté de Dieu reste voilée et imprévisible avant que soit atteint le lieu de chaque application particulière. Elle est libre, ce qui ne veut pas dire arbitraire. Sans la souveraine liberté divine, qui est tout autre chose que le caprice absolu ou la liberté-coup-d'état, le croyant n'apprendrait jamais à dépendre, pour tout, exclusivement de Dieu.



opposition au légalisme pharisien Jésus entendait par « faire la volonté de Dieu ». Nous n'avons pas à résoudre les grands problèmes mondiaux, à établir des programmes imposants, à organiser des congrès à perte de vue, à dresser le plan de la cité de Dieu ; nous n'avons pas à choisir nos chantiers et nos champs de bataille, en un mot, à intervenir sans mandat, mais nous devons être, dans l'obéissance et la responsabilité, à tout instant mobiles, disponibles et prêts à tout comme une flèche sur l'arbalète de la Volonté divine.

Rester libre et disponible pour Dieu au service du prochain, à l'endroit précis où tu te trouves. Te tenir fidèle au poste ; aimer non pas le prochain de ton choix mais le prochain qui est là ; l'aimer tel qu'il est et non pas tel que tu voudrais l'avoir ; l'aimer, non pas comme il te plaira ou te paraîtra raisonnable de l'aimer, mais comme Dieu te dira au moment même de l'aimer. Voilà ta tâche essentielle. Mais la liberté de Dieu peut aussi bien t'appeler à de plus grandes tâches, t'engager dans la voie des programmes, des organisations et congrès, te jeter dans l'action sociale militante, dans l'administration, dans les œuvres, que sais-je encore. Pourquoi pas ? Pourvu que tu n'agisses que sous le primat et sous l'empire de Son action souveraine, et que tu ne fasses rien au nom de je ne sais quelle indépendance usurpée.

« Que celui qui est debout prenne garde qu'il ne tombe ! » Le mouvement doctrinal a dévié autrefois dans le sens de l'orthodoxie doctrinariste ossifiée ; aujourd'hui c'est le réveil social, excellent en lui-même, qui court les plus grands risques de déviation. Il est permis à des frères qui sont faits l'un pour l'autre de se reprendre mutuellement. Déjà la théologie d'après-guerre confronte résolument toute la réalité sociale et politique<sup>(1)</sup>. Mais jusqu'ici le christianisme social, pétri d'idéalisme philosophique, d'humanisme, de pélagianisme, de synergisme, de moralisme autonome, d'activisme et d'évolutionisme a refusé de soumettre ses prémisses philosophiques et théolo-

(1) Preuve en soient ses plus récentes publications : Alfred DE QUERVAIN, *Die theologischen Voraussetzungen der Politik* 1931, *Theologie und politische Gestaltung* 1931, *Das Gesetz des Staates* 1932 ; Emil BRUNNER, *Das Gebot und die Ordnungen* 1932 ; Friedrich GOGARTEN, *Politische Ethik* 1932 ; sans parler de la nouvelle édition de la dogmatique de Karl Barth qui sera orientée vers l'éthique.

giques à la critique doctrinale. Il est vrai que cela signifierait pour lui passer par une crise profonde. Or cette crise qui serait infiniment salutaire, cette mise au point théologique est réclamée aujourd'hui avec force par un chrétien social de marque, M. Adolf Keller. Comme premier pas dans la direction nouvelle, je ne vois rien de plus important, pour nos frères du christianisme social, que de prendre très au sérieux l'appel contenu dans le récent livre de cet homme.

*Ave crux spes unica!*

W. LACHAT.

---